Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 26

Artikel: La tante Sophie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218842

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

goutte en mangeant des fraises matin et soir.

Le haricot est un légume sain et appétissant, quand il est bien cuit et bien préparé.

La laitue est un aliment qui tempère la soif et procure le sommeil. Les feuilles servent à faire des cataplasmes émollients et le suc de la laitue est très employé en médecine.

La mâche ou doucette est adoucissante, pectorale, rafraîchissante et laxative.

Le melon, mangé avec modération, est légèrement laxatif, doux, sucré, bon pour l'estomac pendant les chaleurs.

Le navet est un aliment sain, laxatif et diurétique, il est très rafraîchssant.

L'oignon est excitant, diurétique et vermifuge.

LES DEUX SIFFLETS

L'HISTOIRE de Süri, t'en souviens-tu ? Si je m'en souviens, pense donc ! Et les deux vieux carabiniers de partir d'un formidable éclat de rire !

Un jeune, figure poupine, auprès des deux frères d'armes grisonnants, assistait sans comprendre à cette explosion de gaîté. L'un des interlocuteurs s'en aperçut :

— Parbleu ! Toi, de l'élite, tu ne sais pas ! Tu n'as pas fait la « mob ». Ecoute donc :

C'était en septembre quatorze. Les carabins, par de dures marches de concentration effectuées par 35 degrés à l'ombre — et il y en avait peu d'ombre sur les grandes routes — avaient traversé le Plateau du Pied du Jura jusqu'à Fribourg. Puis, quelques jours après, ils étaient reparti pour cantonner dans le Mittelland bernois. On était bien dans ce petit village de Süri, largement étalé dans cette riche contrée agricole. Au loin, les forêts, au-delà du monument commémoratif de Laupen fermaient le paysage. Autour des maisons, le moutonnement des vergers, avec leurs pommiers chargés de fruits lumineux et multicolores. Jamais je n'ai vu tant de pommes! Des « châtaignes » d'un rouge-sang; des « rainettes » d'un gris-rouille ; plus-loin le jaune-citron des « transparentes » et le vert acide des « bovardes » avant maturité. Qu'ils étaient beaux ces vergers dans lesquels poussait une herbe drue. Mais aussi que de soins ! Presque chaque jour s'en allait dans le chemin creux qui descendait dans le fond de la vallée de l'Aar, la bossette qu'on allait remplir du purin fertilisateur. A une centaine de mètres de la maison, un peu en contre-bas des prés, le char s'arrêtait en face de l'orifice du réservoir. Un coup de sifflet du charretier et, de la ferme, un domestique ouvrait la vanne, grâce à laquelle la bossette s'emplissait sans peine.

C'est à cette besogne que travaillaient les paysans, certaine après-midi où, garde de cantonnement, je musais dans le verger ! C'était une journée radieuse, mais brûlante. Bien installé, à l'ombre fraîche d'un pommier, je revâssais dans mon bien-être, en pensant à mes camarades qui peinaient sous le soleil implacable. Justement, voici une compagnie d'un des villages voisins qui monte par le chemin creux ! Les soldats sont poudreux ! Couverts de sueur ! Les pauvres ! Soudain, un coup de sifflet ! c'est la halte horaire !

Mais que se passe-t-il ? Des cris, des jurons, des imprécations, et blanc de colère, surgissant sur la crête, le capitaine m'invective :

— Sacrebleu, qu'est-ce que cela veut dire ! Tas de saligauds !

Je restais là sans comprendre. Heureusement, en voyant l'officier hors de lui, le garçon de ferme avait saisi, et fait le geste nécessaire. On s'explique ! Je fonctionne comme interprète entre l'officier et le petit Bernois atterré. Je comprends alors seulement le malentendu :

Au coup de sifflet de l'officier, qu'on avait pris pour le sifflet du charretier, la vanne à purin avait été ouverte de la ferme. Et tandis que les soldats mettaient sac à terre, à grands flots bouillonnants, écumeux, un liquide brun jaillit brusquement à deux pas de l'officier furieux et stupéfait !

Ce fut une fuite désordonnée devant cet ennemi inattendu ! En présence de cette incarnation insoupçonnée du Dieu des batailles, les vaillants troupiers lâchèrent pied sans fausse honte, jusqu'au débouché du chemin creux, où ils occupèrent dans les champs une solide position de repli. *Bert-Net.*

DOUX AVEU !

Allons nous-en, mignonne,
Allons nous-en tous deux
Jouir des biens que donne
Le printemps radieux !
Le ciel bleu sur nos têtes
Nous invite à chanter
Et j'ai douces requêtes
Mignonne, à présenter !

Le bois partout fleuronne,
L'oiseau bâtit son nid,
L'insecte aussi bourdonne
Et le gai soleil luit !
Voici dans la verdure
Le frais muguet de mai !
Accepte pour parure
Ses grelots parfumés !

Mon cœur en ta présence,
Est tout rempli d'émoi !
Il vibre d'espérance
Et t'engage sa foi !
Mets ta main dans la mienne,
O toi que j'aime tant !
Toujours, quoi qu'il advienne,
Tu seras mon printemps !

Louise Chatelan-Roulet.

DU BLASON POPULAIRE

I.

Si une quantité d'ennuis et d'indésirables nous arrivent d'Allemagne, le mot **blason**, lui, n'en vient pas. Il ne dérive point du verbe **blasen** comme beaucoup se l'imaginent et son origine semble bien être inconnue. Voilà de quoi désoler ceux qui veulent tout expliquer !

On appelle **blason** l'ensemble des armoiries ou des signes qui composent un **écu armorial.**

En plus de son intérêt propre, le blason peut nous distraire encore au point de vue de la langue. En effet, depuis l'époque des Croisades, il existe une science du blason dans laquelle entre une foule de termes spéciaux ; on distingue : **la forme** et les **divisions** de **l'écu** ; les couleurs dites **métaux, émaux** et **fourrures** ; les **partitions** de l'écu, les **pièces honorables.** Si vous ouvrez le petit Larousse illustré, vous remarquerez que j'y ai puisé ces renseignements et vous vous abstiendrez, alors, de vous extasier sur mon érudition.

Le mot **gueule** (avec s dans le cas particulier) qui, d'habitude, désigne la bouche d'un orateur populaire aura en blason le sens de rouge. On dénichera de même, de jolis verbes oubliés. Aussi, les savants se plaisant à gaspiller leur temps en recherches oiseuses au lieu d'aimer, trouveront-ils dans la science héraldique de quoi s'ébaubir et de quoi prendre une migraine.

II.

Le verbe **blasonner** (peindre ou interpréter des armoiries) eut un double sens par la suite et signifia encore : se moquer de quelqu'un, injurier. Au XVIIIe siècle Saint-Simon (pas l'apôtre) écrira : « on a blasonné à la ville et à la cour » ce qu'il faut lire : « on a dénigré ». Aujourd'hui on a peine à s'imaginer ce passé lointain où l'on vilipendait le prochain ; pourtant il exista.

Comme le verbe blasonner, le substantif **blason** prit un second sens et devint synonyme de **sobriquet.** C'est le **blason populaire** dont l'étude tenta des érudits et des curieux qui publièrent des livres à son sujet.

III.

En supposant que vous ayez cambriolé une bijouterie et que vous fussiez par conséquent à la tête d'une fortune honorable : parcourez le monde ; je vous défie de découvrir une ville, un village, un hameau qui n'ait eu un surnom ou qui n'en soit affligé.

A quoi cela tient-il ?

A notre orgueil, à notre jalousie, à notre méchanceté. Chacun se figure être le centre du monde et chacun en tire vanité. Pompeusement les Chinois proclament leur pays : **l'Empire du Milieu** et ils considèrent leurs voisins avec mépris, leur infligeant des noms d'animaux. Les Américains se vantent de leur esprit d'initiative et les Européens ne parviennent pas à se persuader qu'ils ne constituent qu'un atome dans l'univers. Personne n'ignore le «Deutschland über alles ! » des Allemands si pleins de fatuité, mais prenons-nous par le bout du nez, nous autres Vaudois et Genevois qui répétons : « Il n'y en a point comme nous ! »

Feuilletez les chants patriotiques, vous verrez comme on exalte sa patrie avec exagération, comme on la croit meilleure et plus belle que celle d'autrui. D'où des vantardises et des dénigrements. Prenez les Suisses : ils sont convaincus de posséder le monopole de la montagne, à tel point que beaucoup ne savent plus que le Mont-Blanc et le Salève ne nous appartiennent pas. Le contre-coup se produit : on nous traite de vachers.

Cet orgueil est la cause de conflits entre des races, des religions, des peuples divers, entre des contrées, des villes, des villages voisins, entre des personnes. Alors on s'attaque, on se harcèle, on se houspille, sans souci de justice ou de charité, et les blasons populaires foisonnent. N'espérons pas que cet état de choses disparaisse, il date de toujours.

IV.

Dans l'antiquité il était de mode de se gausser de la Béotie et de ses habitants qu'on déclarait lourds et grossiers. Un **béotien** signifia un manant, un personnage stupide ; pourtant, des découvertes de statues remarquables témoignent du goût artistique de ce peuple qui ne mérite pas sa mauvaise réputation.

Les Huns, les Vandales passèrent pour des hordes de pillards, mais leurs noms ne prirent un sens péjoratif qu'à la fin du XVIIIe siècle, et, si Voltaire les estimait comiques il n'y voyait aucune injure

Assassin primitivement désignait celui qui mange du chanvre indien, du **haschisch.**

Un arabe, c'était un homme impitoyable.

Les romantiques nommèrent **philistins** (ancien peuple de la Palestine) les individus réfractaires aux choses de l'art. Le critique dramatique Francisque Sarcey s'écrie : « Les philistins sont les derniers des hommes: des crétins, des goîtreux, et, pour tout dire, des bourgeois. »

Au moyen âge les occidentaux donnaient aux musulmans d'Europe et d'Asie le nom de **Sarrasins.** Le mot actuel de **jaunes** (ouvriers non syndiqués) était remplacé, chez les typographes, précisément par celui de **sarrasins** qui paraît être tombé.

Pour dire de quelqu'un qu'il était cruel, longtemps on a marmotté : c'est un **turc,** et, dans les foires parurent des **têtes de turcs** sur lesquelles on frappait à tour de bras. D'ailleurs il y eut des têtes d'Allemands, d'Anglais, de Français, suivant le cours des événements politiques et les haines du moment.

V.

En Amérique, ce qui excita surtout l'imagination, ce furent les Peaux-Rouges et les noms de leurs tribus servirent presque tous à désigner des êtres incultes : **algonquins, hurons, uroquois...** etc.

Ces mots tombèrent avec les tribus.

Apache signifiait tout d'abord un personnage rusé.

Les Aztèques se distinguaient, paraît-il, par leur maigreur, et on appela, par dérision, un rachitique : un aztèque.

Cannibale provient de Caribale et désignait les Caraïbes (habitants des Antilles).

Cette méchante coutume de déformer le sens des mots, pour les déprécier, se retrouve partout. Prenons quelques exemples en Europe :

Anglais au XVIIIe siècle signifiait un créancier impitoyable (voir Voltaire, et la correspondance de Madame du Deffand).

Beugre provient de **bulgare.**

Cravate découle de **croate.**

Il fut un temps ou pour dire d'une personne : elle a des poux, l'on chuchotait : « elle a des **espagnols** ».

De **Flandre** dégringole le mot flandrin, usité tellement dans la comédie au XVIIe siècle.

Un tricheur au jeu était un **grec** ; un usurier, un **lombard** ; un perturbateur, **un polonais** ; un manant, un **tudesque,** et le bas du dos, bien en bas: un **prussien.**

Arrêtons-nous là, pour aujourd'hui, voulez-vous ?

(A suivre.) **André Marcel.**

LA TANTE SOPHIE

Nous extrayons du *Journal de Château-d'Oex* les intéressants souvenirs que voici :

Avec Mme Sophie Gobalet disparaît une des doyennes du Pays-d'Enhaut et une figure caractéristique de notre passé. Née en 1837 à Blonay, elle avait vu courir bien des bises durant sa longue existence de charretier faisant les transports entre notre vallée et les bords du lac.

C'était une maîtresse femme que la tante Sophie Gobalet, d'une constitution et d'une énergie peu communes. Plusieurs années durant, vers 1870, elle passa chaque semaine le col de Jaman, hotte au dos, lourdement chargée de tommes, de beurre et autres denrées qu'elle allait vendre au marché de Vevey.

« Et qu'on avait pas beau temps à la suivre », ajoutait le vieux Geneyne !

Le commerce prospérant, elle put acheter un cheval, et restée veuve avec plusieurs enfants en bas âge, elle continua son rude travail. Personne qui n'ait connu sa figure sur le long trajet du Pays-d'Enhaut à Vevey par Bulle et Châtel. Partant le dimanche des Moulins, elle prenait équitablement un verre dans chacun des trois cafés du hameau, puis, par la Malacheneau, par les defilés de la Tine, ceux du Sauvage, ne redoutant ni les intempéries, ni les mauvaises rencontres, elle s'acheminait vers Vevey où se tenait le marché du mardi. On y trouvait des compatriotes, l'oncle Jules Morier, le Papa Pilet des Granges-d'Oex et tous à la file étalaient les savoureux produits de la montagne, serré acheté 12 centimes la livre, revendu 20, et tout à l'avenant : beurre, fromage, viande de veau, etc.

Le jour même on reprenait le chemin de Châtel, et pas à vide, certes. Tant de damounais attendaient là-haut ce retour du pays de Canaan : provisions de toutes espèces, tonneaux de vins transportés à des tarifs depuis longtemps oubliés par nos chemins de fer !

Le mercredi soir, la tante Sophie Gobalet arrivait aux Moulins et dès le lendemain elle était par monts et par vaux en quête de compléter le chargement du dimanche.

Les temps ont passé : en 1905 le train est venu remplacer les diligences et les charretiers.

A 68 ans sonnés, la tante Sophie Gobalet prit une retraite bien méritée. Et durant ces vingt dernières années, elle a pu voir encore les choses les plus étranges : les automobiles passer en trombe et dans un nuage de poussière sur les routes qu'elle arpentait paisiblement du pas de ses vigoureux chevaux, les avions atterrir à Château-d'Oex, le beurre du Danemark à 6 fr. le kilo remplacer pour nous le bon beurre de la montagne à 70 centimes la livre dont elle a si fidèlement ravitaillé les gens du bas.

Oui décidément ce passé est bien loin déjà !

BOITE AUX LETTRES

A Mademoiselle J. V., Tolochenaz. — Merci de vos annonces bizarres, nous les donnons ici pour l'esbaudissement de nos lecteurs :

« Coussins pour malades en caoutchouc. — Tables à ouvrage pour jeunes filles à peine défraîchies. — M. X., fourreur, fait des manteaux pour dames avec leurs propres peaux, etc. — Un marchand de lampes proclame avec un légitime orgueil: « Mon bec est le seul qui ne répande aucune odeur. »

Monsieur de V. à Morges. — Géricault était un peintre célèbre qui vivait au commencement du XIXe siècle et non un musicien comme vous le pensiez, sans doute à cause de la trompette de Jéricho.

Madame Ruflon à Lausanne. — Nous sommes absolument de votre avis. Comme vous le dites si bien, les vers que publie le « Conteur » ne sont ordinairement pas de la poésie. Ils offrent souvent une versification boîteuse, mais... ça fait plaisir à ceux qui les pondent !

Mademoiselle Ruche, modiste, à Martherenges. — Nous publierions volontiers à l'usage de nos lectrices une chronique de la mode. Nous avons jadis demandé un article sur ce sujet à une des premières couturières de Lausanne, Madame Flou-flou. Voici ce qu'elle nous a envoyé :

Petite chronique de la Mode. — Plusieurs lectrices demandent quelques conseils pour leurs robes du soir de cet hiver.

Voici un moyen simple et peu coûteux d'être délicieusement élégante aux mondanités de cette saison:

Prenez un vieux tablier de cuisine; coupez dans la longueur, festonnez, ourlez au point anglais, rabattez ; deux grands surjets de côté, petit motif au point de chaînette devant.

Un rideau dépareillé vous fera une ceinture idéale; et vous taillerez le col et les parements dans une serpillière, tout simplement.

Le lapin étant peut-être un peu coûteux, vous garnirez le bas de la jupe avec des bandes de couvertures de lit, au lieu de fourrure.

C'est charmant, c'est jeune, c'est irrésistible, et c'est moins cher qu'à la **Rénovation.**

Essayez, élégantes lectrices du « Conteur » et rendez-vous au prochain thé de Madame Michuel. »

Après mûres réflexions nous avons pensé que Madame Flou-flou se fichait de nous et nous n'avons pas osé insérer sa prose.

Un roublard. — Entendu dans une pension qui n'a pas la réputation d'engraisser ses pensionnaires :

— Je ne sais pas comment vous faites pour avoir si bonne mine ici, j'ai beau faire la cour à la maîtresse de pension et à ses filles, elle me laisse toute de même mourir de faim !

Le pensionnaire bien portant. — Moi, je courtise la cuisinière !

SOIR DE KERMESSE

I

LA nuit tombe sur le village en fête. Un vent léger fait trembler les pommiers défleuris et les pétales innombrables jonchent l'herbe haute. Au ciel, d'un bleu pâle, les premières étoiles apparaissent.

Les rues sont silencieuses. Quelques rares passants se dirigent en hâte vers la cantine décorée d'écussons, de drapeaux, d'oriflammes et de guirlandes de mousse.

Dans les demeures, à travers les volets miclos, on aperçoit des têtes de vieux et de vieilles qui se penchent sous l'abat-jour de la lampe. Eux seuls ne participent pas à la fête, à cause de leur grand âge. Indifférents aux joies bruyantes, ils recherchent la paix, le calme et la solitude.

* * *

Là-bas, dans la grande cantine qui allonge son toit rouge à proximité de la petite gare, il y a foule.

Durant l'après-midi, on a fait marcher la roue à pain d'épice ; on a vendu des billets de tombola ; puis il y a eu le tir au flobert avec prix distribués sous forme d'ustensiles de cuisine et d'outils aratoires. Il y a eu encore le jeu de quilles. Les jeunes hommes se hâtaient de prendre un numéro et attendaient leur tour.

Sur la planche humide la boule, lancée par une main robuste, passait en sifflant. On entendait un bruit de quilles bousculées. « Neuf! » criait le garçon. Et le jeu continuait. La boule revenait à son point de départ. L'homme la saisissait, la plongeait dans un seau d'eau et la lançait de nouveau.

Et puis il y avait eu d'innombrables demoiselles en robes crèmes, roses ou bleues qui, avec un gentil sourire, venaient vous vendre un œillet, une rose ou une décoration quelconque. Et l'on payait sans hésiter, bien plus pour le sourire de la jeune fille que pour la décoration qu'on négligeait de mettre à sa boutonnière.

* * *

Maintenant, tout le monde a pris place dans la cantine. Sur le sol aux pavés de bois, on a placé de longues tables sur deux rangées ; au fond, il y a une rampe d'escalier donnant accès au pont de danse. Sur la galerie, les musiciens ont pris place ; de gros musiciens, roses et joufflus, tête nue et en bras de chemise.

Quand les cuivres éclatent, le pont de danse est envahi par une foule bigarrée. Les couples vont et viennent, tandis qu'en bas, autour des tables où l'on boit, où l'on fume et où l'on chante, les sommeliers, empressés, apportent des bouteilles munies de l'étiquette : « Vin de fête ».

Ils sont tous là, les villageois, groupés par familles. Il y a la table du syndic, celle du juge et celle du président. Ils sont là, deux et même trois générations : celle qui ne danse plus, celle qui danse encore et celle qui se prépare à danser. Et si quelque intrus cherche place, on ne dit rien, on écarte les coudes et par des gestes et des coups d'œil particuliers, on lui fait comprendre qu'on désire son éloignement.

Par contre, si c'est un cousin, un ami ou une « connaissance » — comme on dit — vite on s'écarte, on se serre, on l'invite et l'on appelle le sommelier.

— Apportez-voir encore un verre, lui crie-t-on! Prenez également une bouteille d'Aigle, pour ne pas vous faire venir deux fois, c'est moi qui paye ! Et si le nouveau venu est un ancien camarade d'école, on reprend le tutoyement d'autrefois.

* * *

C'est ainsi que, ce soir-là, le petit Justin fut accueilli à la table du syndic. Il faut dire que Justin n'était pas revenu au village depuis longtemps. A peine âgé de vingt ans, il avait trouvé un emploi dans l'adminstration communale d'une petite ville du Jura. Absorbé par ses occupations, obligé parfois d'écrire une centaine de lettres par jour, il n'avait guère eu le temps de revenir au village. On l'avait vu, en passant, le lundi de Pâques ou le lundi du Jeûne.

Mais aujourd'hui, il était venu pour la kermesse et voilà que ce soir on lui faisait fête.

On l'admirait un peu parce qu'il portait un beau gilet blanc avec une chaîne de montre or, des souliers vernis et un chapeau de feutre gris à la dernière mode.

— Assieds-toi là, lui dit le syndic, en lui mettant la main sur l'épaule et raconte-nous une histoire. Voilà, justement ces dames qui s'ennuyent et regrettent le temps où elles pouvaient danser sans être essoufflées.

— Quelle histoire veux-tu que je raconte, dit Justin en ôtant son lorgnon et en relevant ses moustaches.

— Raconte ce que tu voudras, ajouta le syndic en allant commander une nouvelle bouteille.

(A suivre). *Jean des Sapins.*

Mineurs tout de même. — Avez-vous des enfants, madame ?

— Oui, deux !

— Ils sont mineurs ?

— Oh ! non, madame, ils sont encore trop jeunes...

L'utilité de l'oncle. — C'est vai, oncle que tu pèses 250 livres ?

— Un peu plus ; 260.

— Ça vaut encore mieux ; alors, tu serais bien gentil de venir marcher sur la glace, si elle ne casse pas, on sera sûr de pouvoir patiner.

Royal Biograph. — Le nouveau programme du Royal Biograph de cette semaine offre deux films de tout premier ordre et qui, certainement, remporteront un gros succès, tant par l'originalité de leur scénario que par l'admirable interprétation dont ils bénéficient: « La patrouille de minuit » est un splendide drame en trois actes, tiré du célèbre roman de Joseph et Denis Clift, dont les péripéties se déroulent dans le quartier chinois de San Francisco. Dans la « Lune de miel de Squibs », une grande comédie humoristique en trois actes, nous retrouvons toujours avec le même plaisir l'exquise et espiègle artiste qu'est Miss Betty Balfour. A chaque représentation, le Gaumont-Journal avec ses actualités mondiales. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 29, matinée dès 2 h. 30.

La Patrie suisse. — Une trentaine de superbes gravures illustrent le No 802 de la « Patrie suisse » (18 juin). L'actualité y règne en maîtresse avec la XIIme Fête des Narcisses, qui n'y a pas moins de onze gravures remarquablement venues, avec le meeting international d'aviation de Lausanne et l'accident dont a été victime le lieutenant Astouin, avec la VIIIme Foire suisse de Bâle, la Fête des musiques valaisannes à Viège, la plantation du sapin au centenaire de Belles-Lettres à Rolle, la bénédiction du drapeau des Armaillis de Gruyère, le groupe des onze champions qui représentèrent la Suisse au tournoi de foot-ball à Paris. Les portraits du peintre Fernand Gaulis, mort à Lausanne le 10 mai, du savant genevois Lucien de la Rive, décédé le 4, du nouveau recteur de l'Université de Genève: M. Georges Werner, y constituent la partie biographique ; le sommet de l'Eggishorn (Valais) et le Munoth (Schaffhouse), celle du paysage. Une « Marine » de F. Gaulis celle de l'art, et l'orchestre des Suisses à Boston, celle des Suisses à l'étranger. Un beau numéro, comme l'on voit. E. V.

Pour la rédaction : J. MONNET

J. BRON, édti.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron